

l'>

le magazine du campus ● de l'UNIL

| le savoir vivant |

l'uniscope



CAMPUS
Reportage au cœur
du journal *L'auditoire* (p. 8)

SAVOIRS
Portraits de migrants
marocains (p. 14)

VU D'AILLEURS
Interview de Fritz Schiesser,
président du Conseil des EPF (p. 16)

L'enfance sous l'œil des psychologues

La question de la diversité culturelle et linguistique dans les classes soulève moult débats dans la société. Une étude menée par Nathalie Muller Mirza, de l'Institut de psychologie, s'attache à comprendre l'influence de ce thème sur le développement de l'enfant. (p. 4)

2 Espresso

Image du mois

LE RECTEUR DOMINIQUE ARLETTAZ a accueilli le conseiller fédéral **Johann Schneider-Ammann**, invité du premier Forum de l'innovation France Suisse 2013, qui s'est tenu à l'UNIL les 3 et 4 juin dernier.



F. Imhof/UNIL

Petite astuce

A FOND LA FORME! Comme chaque année, profitez de l'été pour faire votre bilan santé pour 40 fr. avec les professionnels du bus B&CS (Bilans et conseils santé). En trente minutes vous serez proposés un dépistage des facteurs de risque des maladies cardiovasculaires, des actions concrètes ainsi que des objectifs santé personnalisés. Le bus sera à l'UNIL du **8 au 11 juillet devant l'Internef** et du **26 au 29 août sur l'esplanade de l'Amphimax**. Inscription nécessaire sur www.bilanconseilsante.ch ou au 021 623 37 45.



Edito

de **Francine Zambano**
rédactrice en chef

Pendant cinq jours, mille psychologues participeront à la dix-septième conférence européenne de psychologie, qui se déroulera à l'UNIL du 3 au 7 septembre. *L'uniscope* a choisi d'évoquer une étude menée par Nathalie Muller Mirza (page 4), de l'Institut

de psychologie, qui s'attache à comprendre la question de l'éducation interculturelle en milieu scolaire. A lire en page 5, une interview de Boris Cyrulnik, qui donnera, en préambule au congrès, une conférence publique le 2 septembre.

Rencontre originale ensuite avec Danny Bonaviri, qui, dans son mémoire de master, met en lien l'essor des sociétés militaires et sécuritaires privées avec la mondialisation. Avec cette question au cœur de son travail: les états peuvent-ils répondre seuls aux défis sécuritaires actuels? Réponse en page 6.

La suite? Un sympathique reportage, à déguster dans *L'uniscope*. Notre rédactrice a rencontré l'équipe de *L'auditoire*, journal des étudiants. Qui le finance? Comment fonctionne-t-il? Faut-il obligatoirement faire *Lettres* pour écrire dans ce périodique? Vous saurez tout en page 8.

La phylogéographie, cela vous dit quelque chose? Cette jeune discipline, âgée d'une trentaine d'années, vise à expliquer la répartition des gènes dans l'espace et le temps. En page 12, les explications de Nadir Alvarez, fraîchement nommé

Entendu sur le campus

«Hey, t'as tes anti-allergiques? Ça fait effet pour les examens?»

Un étudiant, dans les couloirs de l'Amphimax.

Lu dans la presse

«**JE NE DÉSIRE** pas créer une génération de judokas professionnels. Mon but n'est pas de les pousser vers le haut niveau. Il est de leur inculquer des valeurs. Le courage, la modestie, l'amitié.» Sergei Aschwanden, étudiant à l'UNIL, dans le journal *24 heures* du 7 juin, évoque son travail dans Trako, association qui introduit le judo de façon régulière et durable dans le programme scolaire.

Campus plus



Jürgen Fälschle © Fotolia.com

SENTIERS DIDACTIQUES. A l'occasion des événements organisés pour son dixième anniversaire, la FGSE a conçu l'application Géoguide: trois parcours didactiques guidés via smartphone à travers différentes régions de Suisse romande. Le Géoguide de Lausanne est déjà disponible et propose une balade à travers le bois de Sauvabelin,

le campus de Dorigny ou encore la Cité, pour en apprendre davantage sur le développement urbain et ses impacts sur l'environnement. D'autres Géoguides seront inaugurés durant l'été pour des sentiers au Nant (30 juillet) et au val d'Hérens (30 août). Plus d'informations sur <http://igd.unil.ch/geoguide>.

Le chiffre

9000 LE NOMBRE DE PERSONNES qui ont participé aux Mystères de l'UNIL, du 30 mai au 2 juin 2013.



F. Imhof © UNIL

Les uns les autres

SOLANGE GHERNAUTI, professeure à la Faculté des Hautes études commerciales (HEC), a été nommée membre de l'Académie suisse des sciences techniques (SAWT), «en reconnaissance de son soutien inlassable aux méthodes visant à assurer la sécurité de l'information et à l'éveil de la conscience publique pour ces problèmes». Sa réaction face à cette nomination: «Faire partie de l'Académie me permet de faire connaître et défendre mes convictions y compris au niveau politique dans l'espoir de pouvoir influencer positivement le progrès technologique au regard des impacts croissants et déterminants de la technologisation de la société sur l'humain et notre environnement.» Par ailleurs, son dernier livre, *Cyberpower, Crime, Conflict and Security in Cyberspace*, (EPFL Press) est sorti en avril dernier.

professeur boursier au Département d'écologie et d'évolution. S'ensuivent un article sur les expériences d'étudiants qui se sont initiés à une enquête sociologique lors d'un séjour au Maroc (page 14) puis un sujet (page 15) sur la transition entre la formation gymnasiale et les études universitaires, qui sera au centre d'une conférence organisée les 2 et 3 septembre.

Enfin, si vous êtes intéressés par les questions d'actualité qui gravitent autour des hautes écoles, alors ne manquez pas, en page 16, l'interview de Fritz Schiesser, président du Conseil des EPF.



DR

Terra academica



DR

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE ET DE SCIENCES DES RELIGIONS, le sociologue Jean-François Bert est un spécialiste de Michel Foucault. «On ne connaissait pas sa fibre littéraire, même si Foucault est lui-même un grand styliste», résume le professeur de l'UNIL, évoquant trois textes inédits sur Sade, Cervantès, Shakespeare, Diderot, entre autres, désormais réunis dans un livre qu'il vient de publier avec ses collègues de l'Ecole des hautes études en sciences sociales à Paris. Titre de cet ouvrage: *La grande étrangère*, belle expression utilisée par Foucault pour désigner cette littérature que pourtant il approche avec une vision très juste, ancrée dans ses propres réflexions sur

le langage, la folie, la vérité, l'ordre du monde et de ses représentations... Ces textes (conférences orales et émissions radio) restituent la voix originale de Michel Foucault.

BRÈVES



COUP DE JEUNE

Le portail Alumnil vient de vivre une véritable cure de jouvence: ligne graphique épurée et navigation simplifiée, notamment pour mettre à jour vos coordonnées. L'annuaire des diplômés s'est quant à lui enrichi de nouveaux champs de recherche liés à l'expérience professionnelle. Visant à faciliter le réseautage professionnel entre les diplômés, l'ouverture de ces nouveaux critères permet par exemple de rechercher quels alumni travaillent – ou ont travaillé – au sein d'une entreprise. Ils peuvent ensuite être contactés en cliquant sur l'icône de l'enveloppe. Connectez-vous sur unil.ch/alumnil pour découvrir ces nouveautés! Renseignements: contact.alumnil@unil.ch

UNE ANNÉE AU PALAIS FÉDÉRAL



Celeste Clochard © Fotolia.com

Vous êtes un jeune diplômé et la vie politique suisse vous intéresse? Il est temps jusqu'au 16 août 2013 de postuler pour une bourse «Politique et science» qui vous permettra de passer un an dans les services du Parlement. Une occasion de se familiariser avec la politique suisse et de nouer des contacts à la croisée des milieux politique, administratif et scientifique. Il s'agit notamment de préparer des dossiers sur des thématiques scientifiques qui occupent le Parlement. Informations détaillées et procédure sur le site bourses-politiques.ch.

TRAITER LES GRANDS BRÛLÉS

Projet collaboratif européen, l'étude Phagoburn a pour objectif d'évaluer la phagothérapie. Un traitement thérapeutique qui fait usage des bactériophages lors d'infections cutanées des patients brûlés provoquées par les bactéries *Escherichia coli* et *Pseudomonas aeruginosa*. Des bactéries en émergence en milieu hospitalier et pour lesquelles les antibiotiques actuels ne sont plus adaptés. Face à cette carence, **l'utilisation complémentaire des phages** semble prometteuse. Six centres internationaux de brûlés, dont le CHUV, sont réunis dans ce projet coordonné par le Ministère de la défense français et la PME Pherecydes Pharma. Le Département de microbiologie fondamentale de l'UNIL fait également partie de l'étude.

L'UNIL hébergera en septembre la seizième conférence européenne de psychologie du développement. Cognition, attachement, résilience, langage, émotion, identité ou encore éducation seront au centre des réflexions.

Zoom sur la diversité culturelle en milieu scolaire

Sophie Badoux

Un millier de psychologues pour examiner le développement de l'enfant. C'est ce que promet la conférence européenne de psychologie du développement qui se déroulera en anglais à l'UNIL en septembre (*lire encadré ci-contre*). Les multiples approches, autant neuroscientifiques que socio-culturelles, scruteront le parcours développemental de l'embryon à l'adolescent, afin d'étayer et de débattre des grandes questions qui constituent la recherche actuellement. Comment l'enfant grandit-il auprès de son entourage avant de s'en détacher pour partir seul à la découverte du monde ? Quel est le rôle de la génétique, de l'éducation parentale ou scolaire dans son développement ? Comment soutenir les enfants ayant subi des traumatismes ? Autant de questions sur lesquelles les scientifiques s'accordent sur un point : la stabilité de l'entourage socio-affectif et des liens précoces développés dans la prime enfance sont garants d'une construction identitaire conduisant l'enfant à devenir sociable, confiant, apte à apprendre et à gérer au mieux ses émotions (*lire l'interview de Boris Cyrulnik*). Un socle d'autant plus essentiel lors de l'entrée à l'école et de la rencontre de l'autre et de ses différences. Une recherche FNS, qui sera présentée lors du congrès, s'attache en particulier à comprendre la question de l'éducation interculturelle en milieu scolaire.

L'école, lieu de tous les enjeux

L'étude, menée par Michèle Grossen et Nathalie Muller Mirza de l'Institut de psychologie et dont les résultats sont attendus pour 2014, vise à rendre compte des pratiques concrètes des enseignants. Elle se penche notamment sur la mise en œuvre de certains objectifs d'apprentissage du nouveau Plan d'études romand (PER) portant sur le rapport aux autres, à sa propre identité, à la différence (qu'elle soit culturelle, de genre ou physique) ainsi que sur la question du racisme ou des stéréotypes. L'ambition : examiner les dynamiques identitaires et émotionnelles et



Une étude, menée par Nathalie Muller Mirza, de l'Institut de psychologie, vise à rendre compte des pratiques concrètes des enseignants. F.Imhof@UNIL

la manière dont les élèves s'approprient ces objets de savoir.

« La question de la diversité culturelle et linguistique amène beaucoup de débats au sein de la société. Plus particulièrement encore lorsqu'il s'agit de l'école », constate Nathalie Muller Mirza, maître d'enseignement et de recherche en psychologie et membre du comité d'organisation du congrès. Un sujet chargé politiquement qui incite les chercheurs à rester prudents, même si leur projet ne porte pas sur les enjeux politiques que peut recouvrir cette thématique de recherche. Le PER, introduit dès la rentrée 2011 en Suisse romande, prévoit en plus de l'enseignement des disciplines habituelles, une formation générale permettant aux élèves de développer des capacités transversales au travers de cours portant sur le vivre ensemble et l'exercice

de la démocratie, la santé ou l'éducation aux médias. « Des aspects qui restent au cœur de la mission de l'école, juge Anne-Catherine Lyon, la conseillère d'Etat vaudoise en charge de la formation. Il est fondamental de donner à l'élève des outils qui lui permettent de comprendre les enjeux de la société et de se situer en tant qu'individu et futur citoyen. Identité et différences culturelles s'abordent au travers d'éléments de socialisation chez les tous petits, puis dans le cours de citoyenneté ou d'éthique et culture religieuse, ainsi que dans les cours de géographie, d'histoire, de français ou de musique ». Des points sur lesquels porte justement l'étude des chercheuses de l'UNIL. Douze enseignants ayant des élèves des dernières années du primaire (8-10 ans) et des dernières années du secondaire (12-14 ans) de tous les cantons romands ont participé de manière volontaire au projet.

Les psychologues leur ont demandé de construire une leçon portant sur la diversité culturelle. Elles l'ont ensuite filmée afin d'observer comment les contenus du PER y étaient mis en œuvre.

L'émotionnel sollicité

« Nous sommes actuellement en train d'analyser les données, mais *a priori* on remarque que les enseignants sollicitent les réactions affectives de leurs élèves dans le rapport à l'autre et à leur propre expérience. C'est une dimension peu étudiée dans le cadre de la diversité culturelle », explique Nathalie Muller Mirza. Les émotions peuvent-elles être utilisées comme objet d'apprentissage ou représentent-elles plutôt un frein qu'il faut surmonter ? La difficulté réside dans la tension perpétuelle entre généralisation et singularité des expériences personnelles. « Les profs partent souvent d'un exemple individuel pour le ramener à un questionnement plus général. Par exemple lorsqu'un élève raconte une histoire sur son grand-père qui vivait en Angola, l'enseignant en profite pour aborder la colonisation ». Savoir dépasser le plan strictement personnel de ces histoires en les contrebalançant avec des thématiques d'ordre universel,

sans tomber toutefois dans le stéréotype ou le sens commun, est loin d'être évident. « La HEP offre plusieurs modules de pédagogie interculturelle tout au long de la formation des enseignants qui traitent de thématiques

comme l'altérité et l'intégration », précise Anne-Catherine Lyon. L'étude des deux psychologues pourrait cependant offrir de nouvelles pistes concrètes du côté de la formation des enseignants.

CINQ JOURS, QUATORZE THÉMATIQUES, MILLE PSYCHOLOGUES

Plus de 1200 psychologues provenant des quatre coins du monde sont attendus à l'Amphimax entre le 3 et le 7 septembre 2013 pour la 16e conférence européenne de psychologie développementale. A la tête du comité d'organisation d'une vingtaine de personnes du CHUV et de l'UNIL, Christiane Moro, professeure ordinaire à l'Institut de psychologie, et Blaise Pierrehumbert, psychologue au Service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du CHUV. Ils ont concocté un programme riche de plus de 1200 interventions, réparties en conférences, symposiums et autres tables rondes.

Neuf scientifiques réputés apporteront également leur expertise dans le cadre de *keynotes*. Le développement de l'enfant y sera abordé sous de multiples facettes : psychobiologie et sciences cognitives, identité et genre, langage et communication, migration et pratiques sociales, école et apprentissage ou développement affectif et émotionnel. Le but, débattre des grandes questions en psychologie du développement en croisant les regards de la clinique et de la recherche fondamentale.

 unil.ch/ecdp2013

Convaincre les politiciens

En préambule du congrès destiné aux spécialistes, une conférence publique en français amorcera la réflexion sur le développement de l'enfant le lundi 2 septembre à 19h. Boris Cyrulnik, 76 ans, célèbre neuropsychiatre et directeur d'enseignement en éthologie humaine à l'Université de Toulon, déchiffrera « comment devenir un enfant ». Boris Cyrulnik a répondu par téléphone à quelques questions.

Qu'entendez-vous par le titre de votre conférence : « Comment devient-on un enfant » ?

Boris Cyrulnik : Notre culture a longtemps opposé l'inné et l'acquis. Le processus de développement s'appréhendait en ces termes : un enfant naît avec des déterminants biologiques et acquiert ensuite des connaissances lui permettant de se développer. En réalité, inné et acquis sont les deux faces d'une même pièce. Le devenir de l'enfant repose pour beaucoup sur la niche sensorielle qui l'entoure, soit la façon dont le bébé est nourri, toileté, grondé, la façon dont on lui parle et dont on joue avec lui. L'influence du milieu

remonte au début du stade embryonnaire et se poursuit à l'école. Cette niche sensorielle, qui « tutorise » le développement de l'enfant, est formée selon l'histoire des parents et les valeurs culturelles de la société dans laquelle ils vivent.

Et comment cela se passe-t-il lorsque cette niche sensorielle est altérée ?

Si les parents sont eux-mêmes traumatisés, qu'on constate beaucoup de stress ou une désorganisation sociale, les enfants vont grandir dans un environnement affecté par ce malheur. Des bébés neurologiquement sains peuvent alors se développer de manière étrange. Des liens précoces positifs et un attachement à la mère sécurisant sont déterminants pour produire des adultes avec moins d'angoisse et capables d'affronter l'adversité. Les enfants qui souffrent d'un déficit affectif auront de la peine en grandissant à gérer leurs émotions et présenteront des difficultés d'apprentissage. Cela peut aller jusqu'à des troubles du comportement ou une tendance à la dépression et au suicide.

Peut-on ensuite dépasser ces traumatismes ?

Oui, dès qu'on comble la niche sensorielle de l'enfant, qu'on le sécurise, lui et sa mère, il se développe à nouveau, c'est le processus de résilience. Et cela peut se mesurer dès la première nuit où l'enfant est réconforté. Mais avant de devoir réparer les pots cassés, il est essentiel d'entourer les parents et de favoriser des structures sécurisantes en développant les métiers de la petite enfance. Les pays nordiques en sont les champions. La Suède a par exemple un congé parental de seize mois ! Les enfants vont à l'école très tard et n'ont pas de notes jusqu'à l'âge de 11 ans, et pourtant ils sont médaille d'or des évaluations PISA. J'ai aussi travaillé en Colombie avec des enfants des rues, où l'on a mis en place des structures d'accueil pour qu'ils soient entourés, puissent dessiner, se développer dans un cadre sécurisant. Mais pour mettre en place ce genre de programme, il faut convaincre les politiciens que ces enfants sont récupérables. Leur prouver par des tests psychologiques, neurologiques que le processus de résilience est possible, leur démontrer qu'ils peuvent tous devenir des enfants.



Danny Bonaviri a défendu le 4 juin 2013 son mémoire de master en science politique, intitulé *Le renouveau du mercenariat entrepreneurial: symbole d'un État en déclin?* F. Imhof@UNIL



La sécurité, à quel prix?

Dans son mémoire de master, Danny Bonaviri met l'essor des sociétés militaires et sécuritaires privées en lien avec la mondialisation et la norme néolibérale entraînant un affaiblissement de l'Etat. Un travail réalisé sous la direction du professeur Bernard Wicht.

Nadine Richon

Historiquement, la relation entre l'autorité étatique et les mercenaires agissant pour le compte de l'Etat a joué en faveur du mandataire, qui s'est arrogé progressivement le monopole de la violence physique légitime. Qu'en est-il aujourd'hui, alors que la fin de la Guerre froide a entraîné une diminution des armées nationales et que d'autres affrontements imposent des défis sécuritaires auxquels les Etats ne peuvent pas répondre seuls et avec leurs moyens limités?

Dans son mémoire en science politique sur les sociétés militaires et sécuritaires privées (SMSP) – notamment celles qui opèrent pour le compte des Etats-Unis en Afghanistan et en Irak, où le nombre des *contractors* américains et locaux a dépassé dès 2007 celui des

militaires – Danny Bonaviri tente de répondre à cette question. Selon lui, nous sommes arrivés à un point où l'Etat démissionnaire a délégué d'une manière opaque et antidémocratique des tâches essentielles, militaires et sécuritaires, à des sociétés privées qui contribuent désormais à l'affaiblissement de la puissance publique. « Les scandales récents dans la prison d'Abou Ghraib, par exemple, ont conduit à une certaine reprise en main, on tente d'intégrer les *contractors* dans les armées régulières, on les soumet depuis 2007 au *Uniform Code of Military Justice*. Ces sociétés elles-mêmes se réorientent vers des services qui ne sont plus offensifs mais logistiques et vont jusqu'à se profiler dans le domaine humanitaire. Leur palette s'agrandit, mais

L'Etat délègue des tâches essentielles à des sociétés privées.

toujours dans le but d'accumuler les profits. Ce sont des entreprises transnationales parfaitement adaptées au capitalisme financier, et les Etats sont dépendants de leurs services, Etats-Unis en tête. En France, l'externalisation s'arrête pour le moment à la périphérie du métier militaire. Aujourd'hui, pratiquement aucune opération armée ne pourrait se concevoir sans ces sociétés », explique Danny Bonaviri.

Une nébuleuse hors contrôle?

La norme néolibérale se répand, souligne-t-il, ouvrant la voie à des solutions jadis impensables. La frontière entre le public et le privé se fait poreuse : les pays anglo-saxons ont ainsi formé nombre de soldats d'élite passés

dans le privé, de hauts responsables de l'administration ont rejoint le *board* de ces sociétés qui raflent ensuite des contrats publics pas toujours soumis à un appel d'offres. Cette nébuleuse échappe dès lors largement au contrôle démocratique, comme en témoigne l'extrême difficulté du gouvernement américain à superviser et à évaluer le travail de ces entreprises.

Solution militaire

Dans la conclusion de son mémoire, Danny Bonaviri pointe un paradoxe: la tendance au regroupement et à la fusion des SMSP crée des monopoles bien peu conformes à l'idée libérale d'un marché concurrentiel. Il estime enfin que le discours sécuritaire est alimenté par ces sociétés produisant un savoir autorisé en la matière, désignant des problèmes, dictant des choix stratégiques et offrant par la même occasion des moyens professionnels et des compétences technologiques de premier plan. A problème sécuritaire, solution militaire. D'autres définitions et d'autres issues plus politiques restent possibles, suggère Danny Bonaviri, qui s'inquiète cependant d'un affaiblissement durable des capacités étatiques minées par la mondialisation et la norme néolibérale.

Au terme de ses études, il souhaite travailler dans un domaine axé sur l'international, par exemple dans une ONG ou dans l'administration fédérale. Face à la violence, il préfère les réponses humanitaires et croit à la possibilité d'intégrer les populations locales à la résolution des problèmes, un renforcement des capacités citoyennes, ou *empowerment*, pouvant offrir une alternative aux solutions apportées par les acteurs privés qui ont su s'intégrer dans l'appareil militaire au point de se rendre indispensables. Sa maîtrise en poche, Danny Bonaviri s'apprête à partir en Inde avec son amie puis à rejoindre l'ambassade suisse en Pologne pour un stage de cinq mois. Sûr qu'il ne regrette pas ses études à la Faculté des sciences sociales et politiques.

 unil.ch/ssp

La démocratie des citoyens-soldats

Pour s'adapter aux nouveaux conflits qui se sont généralisés dans le sillage de la Seconde Guerre mondiale et particulièrement après l'implosion du bloc soviétique – sous la forme du narco-terrorisme et des narco-guérillas, ou les groupes armés de tous ordres se nourrissent de l'économie criminelle – les Etats « ont recours à un système équivalent pour les combattre », écrit Bernard Wicht dans son livre intitulé *Europe Mad Max demain? Retour à la défense citoyenne* (Favre).

Il s'agit des sociétés militaires privées (voir *ci-contre le mémoire de Danny Bonaviri*). Face à cette zone d'instabilité croissante, qui ne signifie ni tout à fait la guerre ni vraiment la paix – comme on a pu le voir par exemple au Mali ou lors des récentes émeutes à Stockholm – l'Etat n'est pas (encore) vaincu mais il fatigue. Les grandes armées nationales se réduisent, les polices se militarisent et se privatisent, les entrepreneurs militaires privés reprennent à leur compte les fonctions régaliennes. Une tendance lourde, estime le spécialiste qui enseigne à l'UNIL les questions stratégiques. Par-delà ces entreprises à but lucratif, il imagine une autre forme de défense où les communautés organisées comme des milices prendraient en main leur sécurité, en partenariat avec la structure étatique. « Les armes sont par excellence un symbole de pouvoir dont l'expression doit appartenir aux citoyens qui paient les impôts », estime Bernard Wicht. Il évoque un rapport de force avec les Etats, résumé dans cette formule: « Pas d'impôt sans représentation ».

Comment lutter contre les mafias, les groupes armés, le terrorisme moléculaire, la « fission des sociétés »? Certainement pas en désarmant des citoyens-soldats qu'il imagine organisés sur le mode de la nébuleuse terroriste si active sur internet! C'est ce qu'il nomme le *crowdsourcing* ou recours aux talents de la multitude. « La mobilisation du citoyen-soldat 2.0 dépend de la proximité du danger et de sa perception », signale-t-il. Toujours pour



Bernard Wicht, privat-docent à l'UNIL depuis 2001, enseigne la stratégie à la Faculté des sciences sociales et politiques. © DR

« suppléer à la défaillance étatique », il suggère un futur où les sociétés militaires privées à fonction commerciale seraient supplantées par « une coopérative en vue de l'autodéfense et de l'assistance mutuelle ».

La fusion des Etats réalisée en Europe pour éviter les guerres traditionnelles ne suffit plus. Il faut envisager également autre chose, et la société de l'information donne aux individus « un pouvoir stratégique » que les soldats d'autrefois, condamnés à obéir aux ordres d'une lointaine hiérarchie, n'avaient pas.

L'obligation de servir, sur laquelle nous voterons cet automne, lui paraît donc essentielle. « Avec l'école, il s'agit d'un fantastique moyen d'intégration pour les jeunes issus de la migration », poursuit Bernard Wicht, qui travaille à la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique, dans un domaine professionnel éloigné de sa spécialité scientifique. Ce juriste atypique, historien des idées politiques, estime également que les enfants nés en Suisse de parents étrangers doivent obtenir la nationalité, un droit du sol vers lequel « nous allons ».

Rencontre avec l'équipe de rédaction de *L'auditoire*: des étudiants enthousiastes qui s'initient au journalisme, mais pas seulement.

Dans les coulisses du journal



Les deux rédacteurs en chef de *L'auditoire*: Brian Favre et Séverine Chave. F. Imhof@UNIL

Cynthia Khattar

Le dernier numéro de l'année a été bouclé et les examens approchent. Mais l'équipe de *L'auditoire* est quand même là ce mercredi midi, bureau 149 de l'Internef: une dizaine d'apprentis journalistes venus partager leur expérience au sein de la publication des étudiants de l'UNIL et de l'EPFL. Autour d'une grande table, les remarques fusent dans tous les sens, ce qui donne une bonne idée de l'effervescence qui doit régner durant la séance de rédaction hebdomadaire.

« C'est une plateforme géniale, confirme Aline Fuchs, étudiante en lettres qui a rejoint *L'auditoire* il y a un an. On peut s'exprimer sur ce qu'on veut et potentiellement être lu par un public, mais aussi avoir l'opportunité d'occuper un poste à responsabilités. » Aline est d'ailleurs en charge du dossier thématique. Car si *L'auditoire* existe depuis trente ans en tant que journal des étudiants, son fonctionnement s'apparente à celui d'un grand média: rédacteurs en chef, responsables de rubrique,

séances de rédaction une fois par semaine, parution six fois par an. Et des bouclages dans l'urgence le dimanche « de midi jusqu'à pas d'heure » ! A chaque fin de numéro, l'équipe accueille un journaliste professionnel – tel que le rédacteur en chef de *L'Illustré* Michel Jeanneret – qui vient partager ses critiques constructives sur les différents articles.

Ouvert à tous les étudiants

Pour autant, *L'auditoire* ne réunit pas que des étudiants qui souhaitent ardemment poursuivre une carrière dans le journalisme. D'autres plumes sont les bienvenues. Comme celle de Marco Prost, doctorant en français médiéval: « Ecrire dans *L'auditoire* constitue surtout un exercice pour m'adresser à un public plus large que les médiévistes ! »

Aline de son côté souligne le fait qu'outre l'aspect journalistique, « en tant qu'étudiants,

nous pouvons aussi apporter des connaissances spécialisées liées à notre domaine d'études ». S'y ajoutent parfois même les contributions de professeurs lorsqu'elles font sens au sein du journal.

Toutefois l'intérêt pour le journalisme peut aussi s'éveiller avec la pratique. Responsable du service photo et de la rubrique culture, Céline Bricchet ne s'imaginait absolument pas emprunter ce chemin-là quand elle a rejoint *L'auditoire* il y a trois ans. « J'ai commencé par écrire sur les sujets qui me plaisaient, où j'étais à l'aise, puis petit à petit, j'ai osé toucher à des domaines pour lesquels je me sentais moins « légitime » d'écrire. »

Une prise de risque qui a porté ses fruits: à la rentrée prochaine, l'étudiante en histoire de l'art, cinéma et anglais intégrera le Master en journalisme de Neuchâtel, qui ne sélectionne chaque année qu'une vingtaine de candidats.

« On peut s'exprimer sur ce qu'on veut et potentiellement être lu par un public. »

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, pas besoin d'être un « lettré » pour écrire dans *L'auditoire*. « On nous reproche souvent de n'être la voix que d'un type d'étudiants, plutôt en lettres ou en sciences po, confie Brian Favre, corédacteur en chef et seul digne représentant de la Faculté de droit au sein du journal. On ne cherche pas à être représentatif. Ceux qui veulent écrire viennent. Tout le monde est le bienvenu. »

L'équipe de *L'auditoire* a d'ailleurs choisi d'aborder avec humour ces reproches dans sa dernière chronique, « Chien méchant », un billet d'humeur rédigé collectivement au moment du bouclage : « Il est vrai que depuis longtemps *L'auditoire* semble avoir été noyauté par des personnes de même profil : lettrés de gauche, amateurs d'alcool de gauche, subjectifs de gauche, et de gauche », écrivaient-ils en pied de nez à ceux qui jugeraient leur ligne éditoriale trop partielle.

« *L'auditoire* ne suit aucune ligne rédactionnelle, assure Brian. Le journal existe depuis trente ans, et son ton évolue au gré de la personnalité des différents rédacteurs. » Un brassage permanent d'ailleurs appelé à se renouveler bientôt, puisque le journal recrute actuellement de nouveaux rédacteurs pour la rentrée. Avis aux intéressés, qui peuvent

s'investir ponctuellement, selon leurs disponibilités. « On ne demande qu'une chose : rendre un article dans les délais », ajoute Brian, qui quittera ses fonctions de rédacteur en chef cet été pour effectuer son service civil.

« A l'issue de chaque séance de rédaction, les sujets proposés sont envoyés à toutes les personnes inscrites sur notre liste de diffusion », explique Séverine Chave, corédactrice en chef. Ensuite, libre à chacun de contribuer. « En général, les gens ont un peu peur de proposer des sujets, c'est le rôle des chefs de rubrique de soumettre suffisamment d'idées. » C'est aussi eux qui se chargent de la mise en page des articles, selon le modèle de maquette réalisée par un graphiste externe il y a deux ans.

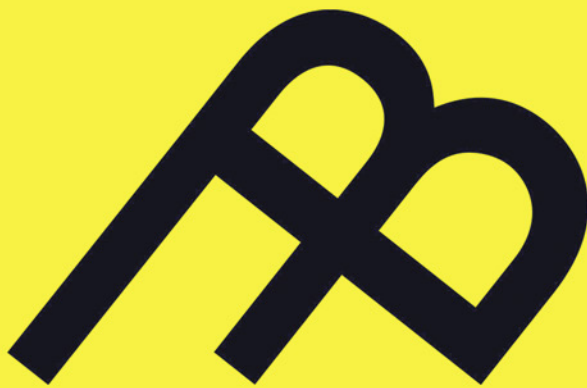
Visibilité

En attendant l'arrivée de nouveaux rédacteurs, le journal a déjà recruté un responsable publicité, un étudiant en HEC cette fois. A côté du travail rédactionnel, l'équipe de *L'auditoire* est en effet active dans bien d'autres tâches : la recherche de sponsors, l'organisation des Prix de la Sorge (écriture) et de la Chamberonne (photographie), de débats, ou encore de la fête qui célébrait en novembre dernier les trente ans du journal. Et évidemment la gestion du budget nécessaire à toutes ces activités.

La Fédération des associations d'étudiant-e-s (FAE) finance entièrement le journal, en allouant un montant de 50'000 fr. à chaque rentrée. « Sans droit de regard sur le contenu », tient à préciser Julien, secrétaire général de la FAE, qui partage le bureau 149 avec l'équipe du journal. Si la somme n'a pas changé depuis quelques années, l'équipe a néanmoins constaté que l'envoi automatique de 15'000 à 19'000 exemplaires au domicile des étudiants de l'UNIL et de l'EPFL engrangeait des frais plus élevés que le budget accordé. « Outre son coût, ce système était critiqué depuis longtemps, explique Séverine. Même si les étudiants recevaient le journal à la maison, ils ne le lisaient pas forcément. Certains ne savaient même pas qu'il existait ! » Il est cependant toujours possible de s'abonner à *L'auditoire*. Que l'on soit étudiant ou pas. « Des parents qui avaient l'habitude de lire l'exemplaire reçu à la maison par leur fils ou leur fille ont voulu continuer à nous suivre ! »

L'équipe a donc récemment opté pour une méthode « moins intrusive » : la distribution en caissettes. « Une manière d'augmenter notre visibilité et d'ancrer notre présence en tant que journal des étudiants », se réjouit Aline. Une présence plus marquée qui donnera peut-être envie à d'autres étudiants de rejoindre l'équipe à la prochaine rentrée.

Publicité



**FREQUENCE
BANANE**

Ecoute ta radio
sur

www.frequencebanane.ch

THÉÂTRE
La Grange
SAISON DE DORIGNY
13-14 LE PROGRAMME COMPLET

www.grangededorigny.ch

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre
La Grange de Dorigny

Géodonnées à foison, serveur en pâmoison

Extrait du journal du CI Un nouveau serveur de données géographiques permet aux chercheurs de réaliser des cartes et des analyses spatiales quel que soit le domaine d'étude.

Alexandre Hirzel

Les systèmes d'information géographique (SIG) ont récemment connu dans les sciences humaines à l'UNIL a rendu nécessaire l'acquisition d'un nouveau type de données : des cartes historiques. Les historiens et les archéologues ont en effet fréquemment recours à des cartes afin d'illustrer leur propos ou pour placer les sites étudiés dans leur contexte géographique. Toutefois, la réalisation de telles cartes offre un défi de taille car les fonds de cartes disponibles datent pour la plupart du XXI^e siècle, ce qui peut conduire à des anachronismes. En effet les frontières fluctuent, l'importance des villes varie, et même le réseau hydrographique se modifie. Il n'est peut-être que la topographie qui reste constante.

La nouvelle série de données cartographiques vectorielles Euratlas représente avec une précision remarquable la situation, une fois par siècle, de l'an 1 à l'an 2000, sur une zone allant du Sahara au sud de la Finlande et du Maroc à l'Iran.

Pour chaque siècle, plusieurs couches sont disponibles : frontières nationales et divisions administratives internes de premier et deuxième niveau, rivières et villes. De plus, certaines périodes disposent d'entités supranationales (Saint-Empire ou Union européenne, par exemple) ou des peuples autonomes (peuples nomades ou dont le territoire est mal défini).

Afin de représenter la complexité politique de certaines périodes historiques, le modèle distingue les Etats souverains indépendants (par exemple le Royaume de France) et dépendants (par exemple le Duché de Bretagne en 1400, bien que théoriquement dépendant du Royaume de France, était dans les faits un Etat autonome). Pour ces derniers, la base de données distingue donc l'« owner » (propriétaire de droit) du « holder » (propriétaire de fait). Ces données disposent d'un identifiant unique qui permet de suivre une dynastie ou une entité politique à travers les âges malgré



sellingpix © Fotolia.com

ses changements de nom. Par exemple, il est possible de suivre la destinée des Habsbourg depuis leurs dominions éparés de 1400, en passant par la monarchie, l'Autriche-Hongrie, jusqu'à l'actuelle Autriche.

Données 3D de SwissTopo

Toutes les données sont désormais codées en trois dimensions : les routes de montagne serpentent vers les sommets et les rivières dévalent la pente.

Le modèle numérique de terrain Alti3D permet quant à lui de connaître l'altitude du sol pour n'importe quel carré de deux mètres du territoire national, une précision que nous n'avions jusqu'ici que pour le canton de Vaud. De la même façon, le modèle numérique de surface MNS apporte, à la même résolution, l'altitude hors tout, comprenant le sommet des arbres et des bâtiments.

Finalement, les photos aériennes SwissImage sont maintenant disponibles à la résolution de 25 cm pour l'ensemble de la Suisse. Les anciennes photographies sont bien entendu toujours disponibles, permettant ainsi de comparer l'évolution du paysage sur plusieurs années.

➤ unil.ch/cinn

voir l'animation montrant l'évolution des entités politiques au cours des âges.

Récemment nommé professeur boursier au Département d'écologie et évolution, Nadir Alvarez a débuté un projet explorant de nouvelles facettes de la phylogéographie. Une discipline récente qui vise à expliquer la répartition des gènes dans l'espace et dans le temps.

Les nouvelles perspectives de la phylogéographie

Cynthia Khattar

La phylogéographie, ça ne vous dit peut-être rien comme ça. Mais c'est notamment grâce à cette discipline apparue il y a une trentaine d'années que l'on n'utilise plus le concept de race. «Grâce à la phylogéographie,

on a pu prouver que tous les humains partagent un même ancêtre commun, la fameuse Eve mitochondriale», explique le biologiste Nadir Alvarez, nommé en mars dernier professeur assistant boursier au sein du Département d'écologie et évolution (DEE) de la Faculté de biologie et médecine. Auparavant, en effet, la thèse de l'histoire commune s'opposait à celle affirmant que l'*Homo erectus* était très vite sorti d'Afrique pour évoluer différemment selon les régions. «La phylogéographie a pu démontrer l'hypothèse «Out of Africa», selon laquelle l'homme moderne présente une origine unique et récente en Afrique, à partir d'où il a colonisé d'autres continents et remplacé progressivement des populations humaines antérieures, comme l'homme de Néandertal et l'*Homo erectus*.»

Projection dans le passé

La phylogéographie combine en fait deux domaines: la biogéographie et la phylogénie. En d'autres termes, d'un côté comprendre la distribution des espèces au niveau spatial, et de l'autre classifier l'espèce ou une lignée génétique. La phylogéographie cherche quant à elle à décrire et à expliquer la distribution et les déplacements géographiques des êtres vivants, en considérant des facteurs écologiques et historiques. Prenons l'exemple du sapin en étudiant des échantillons présents en divers endroits. Est-ce que les arbres des Pyrénées et d'Italie sont proches? Si c'est le cas, pourquoi? Différents facteurs sont pris en compte, en particulier le climat. «On projette dans le passé des données climatiques actuelles pour tenter d'expliquer les similitudes des lignées génétiques du sapin.» En modélisant différents événements démographiques au cours des derniers millénaires.

La recherche au musée

Le chercheur initie les étudiants de bachelier à l'étude des invertébrés et mène de front plusieurs projets. Déjà titulaire en 2010 d'une bourse «Ambizione» du FNS, Nadir Alvarez avait alors pu constituer un groupe de recherche au sein du DEE.



«L'interdisciplinarité au sein de la biologie n'est pas très courante», explique Nadir Alvarez. F. Imhof@UNIL

Son projet actuel, pour lequel le FNS lui apporte à nouveau son soutien, vise à examiner les conséquences génétiques des déplacements d'aire de distribution des espèces. Les mouvements vers de plus hautes altitudes et latitudes constituent en effet une conséquence avérée du réchauffement climatique. Dans quel sens cela influence-t-il la diversité génétique ? Est-elle préservée ou réduite ? Nadir Alvarez va tenter de le déterminer dans sa recherche, qui prend en compte cinq espèces de plantes et d'insectes de milieux alpins et arctiques.

Particularité du projet : investiguer des milliers de pièces conservées dans les collections de musées. Notamment au Musée de zoologie de Lausanne (voir encadré). « Il renferme près de deux millions d'insectes qui restent sous-exploités », indique le biologiste qui vient d'y entamer une collaboration scientifique, qu'il poursuivra ensuite dans d'autres musées d'histoire naturelle mais aussi dans divers jardins botaniques de Suisse et d'Europe qui recèlent également des trésors.

Du côté des sciences, l'université collabore avec les musées généralement pour les aider dans la classification des collections, « mais le lien entre le milieu académique et les musées s'est tari avec le temps », explique Nadir Alvarez. L'étude systématique est en effet un peu passée de mode à l'université, qui actuellement cherche plutôt à expliquer qu'à classer. Ce que l'on appelle l'approche *process based*.

A l'inverse du *pattern based*, compatible avec les notions de classification.

Remettre au goût du jour

La phylogéographie elle-même a donc plutôt connu son heure de gloire dans les années 90, suscitant alors l'intérêt des chercheurs, fascinés de pouvoir comprendre comment les lignées génétiques se structurent dans l'espace et le temps. « Mais la discipline est limitée de manière intrinsèque pour ceux qui s'intéresseraient davantage au processus. » En effet, on étudie comment les gènes sont distribués dans l'espace, mais pourquoi le sont-ils de telle manière ? Ceci ne peut être expliqué qu'en appliquant a posteriori un modèle de données actuelles, sans pouvoir manier les sources d'information de l'époque. Ce qui implique donc nécessairement une part spéculative.

C'est précisément ce point que Nadir Alvarez tente de contourner à travers sa recherche. Grâce aux collections muséales qui remontent pour certaines au XIX^e siècle, il a ainsi un accès à l'information historique. « L'étude cherche d'une certaine manière à réconcilier l'approche *process based* avec la phylogéographie. » Et permet du même coup, en allant voir directement dans le passé, de rendre la discipline plus dynamique. Pour chercher à comprendre les conséquences des changements climatiques sur l'organisation des gènes dans l'espace et dans le temps.

DES BÊTES EN STOCK

Si des milliers de pièces dorment dans les sous-sols des musées sans jamais être exposées ou utilisées comme dans le cas de la recherche de Nadir Alvarez, il faut toutefois veiller à leur bonne préservation. Jusqu'au mois de janvier prochain, le Musée de zoologie de Lausanne propose justement de découvrir ce que deviennent les collections léguées au musée et comment elles sont conservées. A l'occasion de cet événement, intitulé « Bêtes en stock », la salle d'exposition a été transformée en faux dépôt. Elle donne à voir des spécimens et objets de quatre importantes collections récemment acquises. Des pièces qui ne sont habituellement pas présentées au public en raison de leur fragilité ou leur caractère précieux. « Le but de cette exposition est de dévoiler les missions du musée, soit la conservation et la recherche, explique Anne Freitag, conservatrice et commissaire. Montrer au public le travail exigé pour gérer et valoriser ces collections. » Parmi les collections figure celle léguée par l'UNIL : des milliers de micromammifères (musaraignes, mulots, souris...), résultat de près de trente-cinq années de recherches. Une collection de grande valeur scientifique qui réunit des spécimens du monde entier.

Publicité

Toute l'**UNIL**
dans la poche !



L'application SmartCampus
Les dernières vidéos et actualités de l'UNIL, ainsi que de nombreux services, sont désormais accessibles sur iPhone. www.unil.ch/smartcampus

Des étudiants de l'Institut de sciences sociales des religions contemporaines ont pu s'initier à l'enquête sociologique de terrain lors d'un séjour au Maroc. Retour sur leur expérience et sur la question de la migration marocaine en Suisse.



Christine Rodier (à gauche), Mélina Gravier et Helen Weldu, deux de ses étudiantes parties au Maroc. F. Imhof@UNIL

Sophie Badoux

« **C**e qui m'a marquée pendant le voyage, c'est la présence de traditions périphériques à l'islam. Le culte des saints, une pratique religieuse controversée dans l'islam orthodoxe, est en réalité très présent au travers de petits mausolées dispersés ici ou là dans les villes. Des coutumes qu'on ne peut pas observer en Suisse. » Mélina Gravier, étudiante de bachelor en sciences des religions, a eu l'occasion d'effectuer un atelier de terrain d'une semaine au Maroc en mars dernier avec cinq autres collègues dans le cadre d'un cours dispensé par Christine Rodier,

maître-assistante à l'Institut de sciences sociales des religions contemporaines (ISSRC). Une initiative originale soutenue par le Fonds d'innovation pédagogique qui offre l'opportunité aux étudiants de s'initier à une démarche ethnographique de terrain, leur permettant de se confronter au savoir et à la recherche d'une autre manière que dans une salle de classe.

Pour mieux comprendre les stratégies migratoires, il s'agissait de poser un double regard sur la vie de migrants en recueillant d'une part des témoignages de Marocains vivant en Suisse à Lausanne et d'autre part ceux de leur famille restée au pays, dans les villes de Fès, Rabat et

Tristes tropiques marocains

Casablanca. Trente-cinq entretiens individuels ont été réalisés de part et d'autre des frontières. Leur fil rouge: la nature des relations entretenues au sein de la famille entre le pays d'origine et celui d'accueil, la perception de l'émigré par ses proches au Maroc et la compréhension d'une société où l'islam est la religion d'état. Logé dans des familles d'accueil, le groupe de sociologues en devenir a pu s'immerger dans la vie locale afin de déjouer d'éventuels préjugés sur la culture islamique. « Les étudiants se sont vite rendu compte que l'islam est pluriel et que les musulmans ont des pratiques individuelles très variées, explique Christine Rodier. La présence de la religion dans la vie quotidienne au Maroc ou en Suisse est radicalement différente. Là-bas, elle fait partie de l'espace public ». Les rapports homme-femme, les liens transgénérationnels et le jeu d'hypocrisie sociale sont aussi quelques-uns des thèmes sous-jacents. Ceux-ci feront l'objet d'une présentation lors du colloque de recherche de l'ISSRC le 24 septembre et d'une exposition sous forme de posters dans les couloirs de la Faculté de théologie et sciences des religions dès la rentrée de septembre. « Le voyage c'était la meilleure partie, mais après il y a tout un travail d'analyse derrière », résume ainsi Marie Barras, une autre étudiante ayant participé au projet.

Migration féminine

Première étape: rencontrer des Marocains en Suisse. Pour chercher le contact, les étudiants ont fréquenté des cafés typiques ou la mosquée de Lausanne. Ils y ont trouvé une population provenant plutôt d'un milieu aisé. La migration marocaine en Suisse, qui reste très minoritaire, date surtout des années 1990, notamment après que la France eut rendu l'accès à son

territoire plus difficile en diminuant l'octroi de bourses d'études. Mais la vie chère et la non-reconnaissance des diplômes marocains en Suisse freinent les élans. Selon les chiffres 2011 de l'Office fédéral de la statistique, plus de 7500 Marocains vivent sur le territoire helvétique, dont la plus grande partie réside dans le canton de Vaud (près de 2000 personnes). Amina Benkais, cheffe du Bureau cantonal vaudois pour l'intégration et elle-même d'origine marocaine, constate un récent changement de visage de la migration marocaine: «Entre 1990 et 2005, la voie d'entrée la plus aisée en Suisse passait par l'obtention d'un permis d'artiste de cabaret. Les migrants se révélaient être le plus souvent des mères célibataires ou des femmes divorcées avec des enfants. Aujourd'hui, la migration vers la Suisse est toujours essentiellement féminine, mais elle fonctionne exclusivement par le regroupement familial. Beaucoup de femmes cherchent un mari sur internet via des chats. Le profil et le milieu social de ces migrantes évoluent aussi. Depuis 2010, ce sont de plus en plus des femmes voilées qui arrivent en Suisse par ce biais.»

Si ce sont surtout des femmes qui émigrent, c'est que les conditions de vie pour une mère seule au Maroc sont très difficiles socialement. Les tabous sur les relations homme-femme sont encore de mise, malgré la volonté de la

jeunesse, tiraillée entre traditions et modernité à l'occidentale, de voir les choses autrement. Sur place, Mélina a interviewé Anna, une jeune fille qui rêve de quitter le pays mais qui reste partagée à l'idée d'abandonner sa famille. «Elle a vécu à Londres pendant quelques mois mais elle a dû rentrer au Maroc à cause de la pression familiale. A son retour, sa mère, très croyante et attachée aux traditions, lui a présenté de potentiels maris... ce qui ne lui a pas vraiment plu.» Les jeunes dénoncent aussi de plus en plus l'hypocrisie sociale ambiante. Un mécanisme que les étudiants ont su saisir. «On feint de ne pas voir ces prostituées en djellaba ou de ne pas consommer de l'alcool dans les espaces publics, mais ce sont des codes sociaux. Tout le monde sait que les prostituées existent et que les gens boivent de l'alcool, pourtant socialement c'est important de préserver les apparences», note Marie. Par contre, les bakchichs sont courants. «Le père d'Anna n'a jamais eu de permis de conduire et pourtant il roule en voiture depuis quarante ans. Mais s'il se fait arrêter il donne 200 dirhams au policier, qui le laisse passer», renchérit Mélina. Ces paradoxes ont surpris les étudiants, qui ont aussi décrit une population lassée par cette société à deux vitesses. Pour les familles restées au

pays, le départ de l'un des leurs est toujours synonyme de succès. «Peu importe ce que leurs proches font vraiment en Suisse, ils sont un exemple de réussite pour toute la famille», remarque Christine Rodier. Amina Benkais confirme: «Le niveau culturel n'a pas beaucoup d'importance, ce qui compte, c'est d'être capable de faire construire une maison pour ses parents restés au pays. D'ailleurs la famille, souvent très conservatrice, est alors prête à fermer les yeux sur beaucoup de choses.» Les observations des étudiants ont aussi montré que la pratique religieuse évolue avec la migration. «Une fois en Suisse, ces individus rencontrent des musulmans d'autres pays et leur vision de l'islam est amenée à changer», explique la sociologue. Les entretiens ont révélé un fort attachement au pays et à ses traditions culturelles et religieuses surtout pour les migrants de la première génération, qui prévoient souvent un retour au pays à la retraite. Les contacts semblent par contre s'effiloche au fur et à mesure que passent les générations et que l'intégration dans le pays d'accueil se concrétise.

Les tabous sur les relations homme femme sont encore de mise.

 unil.ch/issrc

Publicité

| le savoir vivant |



LA BOUTIQUE
DE L'UNIL

WWW.UNIL.CH/LABOUTIQUE
RÉCEPTION AMPHIMAX, 2^e ÉTAGE

Unil
UNIL | Université de Lausanne

Le changement, en douceur

Avec Fritz Schiesser à la présidence du Conseil des EPF, pas de brusquerie. Les patrons de l'EPFL et de l'ETH Zurich peuvent compter sur un diplomate à Berne. Rencontre autour de quelques questions d'actualité dans le domaine des hautes écoles.



Nadine Richon

Il nous accueille à mi-chemin entre Zurich et Lausanne, dans les bureaux bernois du Conseil des EPF. Fritz Schiesser est un homme pressé (il a un autre rendez-vous dans la foulée) qui donne l'impression d'avoir le temps. Il parle lentement, avec un accent alémanique très doux, il rit, explique, corrige gentiment. Courtois, c'est le mot qui vient à l'esprit face à lui. On comprend assez vite pourquoi Pascal Couchepin lui a confié en 2008 la mission de calmer les rivalités entre les deux EPF.

Comment voyez-vous les relations entre l'UNIL et l'EPFL et entre l'Université de Zurich et l'ETH Zurich?

Fritz Schiesser: Les relations entre les hautes écoles lausannoises sont tout à fait fructueuses depuis le transfert à l'EPFL des

Fritz Schiesser, président du Conseil des Ecoles Polytechniques Fédérales (EPF). F. Imhof©UNIL

sciences de base, qui a permis d'atteindre une masse critique. Avec le positionnement clair de l'UNIL dans les sciences de la vie, les géosciences et sciences humaines et sociales, on voit que les deux institutions qui partagent le campus profitent mutuellement de leurs offres de cours. L'Université de Zurich a une longue histoire comme l'ETH Zurich, mais, franchement, je ne sens pas de friction entre les deux, qui partagent une vingtaine de chaires. La collaboration se manifeste dans les projets de recherche, car les chercheurs concernés peuvent obtenir des fonds internes auprès de l'une ou de l'autre institution. Je pense que, là aussi, on a reconnu la nécessité de collaborer car la compétition ne se déroule pas sur le plan national mais international.

Qu'en est-il de la complémentarité entre les EPF et les universités?

Les statistiques internationales nous le confirment, les rankings le montrent: la Suisse profite d'un tissu universitaire de haut rang. Le Domaine des EPF, pour sa part, a été développé par la Confédération afin de garantir au pays les compétences dans les sciences naturelles et techniques, pour les chemins de fer, les routes, le développement technologique. Les cantons ne souhaitaient pas le faire, à l'époque c'était deuxième classe... donc ça a un peu changé! Vous voyez, c'est l'histoire, et la Confédération investit des moyens substantiels, c'est clair, afin que nous puissions remplir notre mission de positionner notre enseignement et

PROFIL

- Naissance en 1954
- Docteur en droit
- Président du Conseil des EPF depuis 2008
- Siège au Conseil des Etats de 1990 à 2007
- Préside le Conseil des Etats en 2003-2004
- Préside le conseil de fondation du FNS de 1999 à 2007

notre recherche à la pointe de la concurrence mondiale. Pour des disciplines comme l'ingénierie ou l'architecture, nous sommes les seuls en Suisse à offrir cela, les HES ayant une tâche un peu différente. Dans pas mal de disciplines, nous collaborons avec les universités et on verra bientôt un nouvel exemple entre l'EPFL et l'UNIGE, avec le Campus Biotech. Autre exemple, l'ETH Zurich travaille étroitement avec l'Université de Bâle dans le domaine de la biologie systématique...

Des chercheurs souhaitent que le FNS se consacre davantage aux universités...

Le FNS n'est pas un fonds destiné à servir les universités : comme ancien président de son conseil de fondation, c'est une idée avec laquelle je ne suis pas d'accord (*il rit*) ! Certes, les EPF touchent pas mal d'argent, mais la compétition est ouverte à tout le monde et le seul argument doit être la qualité des projets. D'ailleurs, les universités touchent aussi des fonds fédéraux... Si nous quittons le niveau de la compétition, tout le monde perd.

Les tensions entre la Suisse et l'UE sont-elles un risque pour la recherche ?

Il ne faut pas exagérer ces tensions. En matière de recherche, les relations sont excellentes, la grande qualité des projets suisses est reconvenue. On l'a vu par exemple avec le Human Brain Project de l'EPFL, sélectionné comme l'un des deux projets phares de l'initiative européenne « Future and Emerging Technologies ». On reconnaît à Bruxelles que la Suisse contribue à un niveau élevé aux sciences européennes. Ce serait très grave si la position de la Suisse changeait et si on perdait notre statut de pays associé. Le programme Horizon 2020 sera débattu au Conseil national en

session d'été, et je pense que notre pays va signer l'accord pour ce huitième programme cadre. Ce sont plusieurs centaines de millions mais il est intéressant de faire un calcul : on donne 1 franc à l'UE et on reçoit 1,50 franc de Bruxelles. Je ne le dis pas à haute voix car certains pensent que nous touchons trop, mais, apparemment, nos projets sont de qualité... ce n'est probablement pas notre faute.

Les chercheurs en Suisse ont-ils assez de congés scientifiques ?

Je crois que oui, car les professeurs de nos deux Ecoles jouissent d'une grande liberté dans leurs choix d'activité. J'aime cependant utiliser l'expression d'Ecole car il faut rappeler que l'éducation des étudiants est la tâche essentielle de nos institutions, certes liée à une recherche de haut vol. C'est le futur ! Le premier but des EPF selon la loi est de former les jeunes gens, de les munir des capacités qui les rendent capables de gagner la compétition mondiale.

Les étudiants sont-ils trop nombreux par rapport aux moyens alloués ?

L'augmentation du nombre d'étudiants a été énorme les années passées et c'est tant mieux. Depuis trois ou quatre ans, les Suisses en particulier accèdent davantage aux EPF, alors que l'on estimait leur nombre trop bas lorsque je suis arrivé en 2008. C'est donc exactement l'essor que nous souhaitons. Les données démographiques nous indiquent que ce développement ralentira vers 2016.

Faut-il vraiment augmenter les taxes d'études pour les étudiants ?

Ils paient 100 francs par mois et nous voulons doubler ce montant. J'ai été étudiant aussi, il y a longtemps, mais je ne pense pas qu'une telle augmentation soit exagérée. Une initiative parlementaire déposée par Roger Nordmann propose de n'augmenter la taxe que pour les étudiants dont les parents ne paient pas d'impôts en Suisse. Le Conseil des EPF peut décider d'augmenter les taxes mais n'a pas de base légale pour introduire une telle différenciation. La Commission de la science, de l'éducation et de la culture du National propose donc d'introduire cette différence dans la loi. La Commission des Etats se prononcera avant la session d'automne. Nous reprendrons ensuite nos discussions au Conseil des EPF. Les étudiants,

c'est clair, sont contre et je les vois mal nous féliciter pour ça. Si nous doublons la taxe pour tout le monde, ça fera 20 millions, dont un tiers serait utilisé pour des bourses, le reste étant destiné à l'éducation, aux assistants, au tutorat, à des investissements pour les étudiants. Nous ne voulons pas attirer des portemonnaies mais des cerveaux.

Quels sont les changements attendus de la nouvelle loi sur les hautes écoles ?

On est en train de préparer son entrée en vigueur. Ça va changer la représentation du Conseil des EPF. Dorénavant, le conseiller fédéral lui-même représentera les EPF dans la Conférence des hautes écoles qui va réunir les universités, HES et HEP cantonales ainsi que les EPF. Ce n'est pas un regroupement mais un rassemblement qui doit, d'une part, dégager une vue d'ensemble sur le monde des hautes écoles et, d'autre part, permettre de diriger ce monde pour produire plus de synergie, donc veiller à ce que les institutions collaborent mieux. Une nouvelle loi apporte toujours des incertitudes et des chances. Il faut saisir les chances. J'espère que la forte position du Domaine des EPF ne sera pas affaiblie car ça serait mauvais pour le pays. Il faut maintenir une forte position de ce domaine et en particulier des deux EPF.

Vous préparez la succession de M. Ralph Eichler à l'ETH Zurich...

Le Conseil des EPF a décidé de ne pas confier à une commission mais d'assumer lui-même l'importante tâche de chercher le candidat qui sera proposé au Conseil fédéral. C'est si important que nous nous y consacrons nous-mêmes. Nous sommes en train de rencontrer les gens.

Y a-t-il des femmes parmi les personnes que vous approchez ?

Certes, certes... mais bien sûr. Un jour, quand l'égalité sera plus avancée, cette question ne se posera plus, mais maintenant elle se pose toujours. Dans le Domaine des EPF, nous avons deux présidents pour nos deux Ecoles polytechniques et quatre directeurs pour nos centres de recherche, dont une femme, la professeure Janet Hering, directrice de l'Eawag. On a fait le début, alors c'est à continuer.

SUPERMAN

LE RETOUR DU PREMIER SUPER-HÉROS



Plus sombre que les précédents, Superman est de retour sur grand écran. Qui est vraiment cet extraterrestre adulé ? Des chercheurs de l'UNIL décryptent le personnage dans **Allez savoir** ! Le magazine de l'UNIL se trouve gratuitement en ligne (www.unil.ch/allezsavoir), sur iPad ou dans les caissettes du campus.

Du gymnase à l'université

L'université prend des mesures pour offrir à ses étudiants de première année bachelor un soutien individualisé. Une collaboration plus étroite avec le gymnase est également étudiée. L'UNIL accueille une conférence sur ce thème.

Nadine Richon

Organisée par la Société suisse des professeurs de l'enseignement secondaire (SSPES) et l'Association des enseignants d'université, une conférence rassemblera les 2 et 3 septembre à l'UNIL des maîtres de gymnase de différents cantons et des enseignants-chercheurs académiques autour de la question de la transition entre la formation gymnasiale et les études universitaires. Soucieux de favoriser la continuité entre le gymnase et l'université, le recteur Dominique Arlettaz interviendra lors de cette rencontre à l'Idheap-UNIL. Les personnes intéressées peuvent s'annoncer auprès des responsables de leur discipline. Il reste des places, particulièrement en français et en géographie.

Les autres branches considérées sont l'anglais, l'informatique et la chimie, comme l'indique David Wintgens, président de la SSPES et maître de chimie au lycée Jean-Piaget à Neuchâtel. « La première conférence de ce type, organisée en 2010 au Tessin, portait sur l'allemand, l'italien, les mathématiques, la physique et l'histoire », rappelle-t-il.

Les participants vont se retrouver par-delà leurs provenances respectives (gymnase, HEP, Université, EPF) afin d'échanger sur des problématiques qui font sens pour leur discipline. « En chimie, nous allons nous pencher sur la question de l'autonomie des étudiants, par exemple, sur les rythmes d'apprentissage au secondaire II et au tertiaire ou encore sur la possibilité pour les maîtres de gymnase d'établir des collaborations avec des enseignants académiques », détaille David Wintgens. Des professeurs des hautes écoles universitaires peuvent, par exemple, offrir un soutien à des gymnasiens confrontés à leur travail de maturité, ou participer aux oraux du baccalauréat. Autres pistes explorées : améliorer pour les enseignants du secondaire II l'accès à la formation continue dans leur discipline universitaire, leur offrir des congés sabbatiques pour leur permettre de seconder un professeur d'université ou de renouer avec la recherche, valoriser les contacts avec les gymnases dans l'évaluation des enseignants académiques...



David Wintgens, président de la Société suisse des professeurs de l'enseignement secondaire. F. Imhof/UNIL

En Suisse, la maturité est le sésame attestant de l'aptitude générale aux études supérieures ; elle ouvre la porte de l'ensemble des universités et des EPF. « Il faut pérenniser ce modèle qui exclut tout examen supplémentaire à l'entrée des hautes écoles universitaires », affirme David Wintgens. Il signale la recherche Evamar, menée auprès de 3800 gymnasiens par le professeur Franz Eberle, sur mandat de la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP) et de la Confédération. « Le niveau global est satisfaisant dans les disciplines évaluées, les mathématiques, la langue première, la biologie, mais des différences ont émergé, particulièrement en mathématiques, où les cantons avec un gymnase en trois ans, Vaud, Neuchâtel, le Jura et la partie francophone de Berne, ont affiché les moins bons résultats », explique David Wintgens.

Grignoter une année

Sur cette base, la SSPES préconise un gymnase en quatre ans au moins dans toute la Suisse, selon deux variantes : offrir une année supplémentaire avant l'entrée à l'université et/ou grignoter une année de collège pour permettre

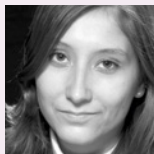
aux élèves d'entrer progressivement dans la logique gymnasiale. Cette seconde modalité signifie une scolarité pré-gymnasiale en huit ans au lieu de neuf ans, suivie de quatre années gymnasiales. « A Berne, le conseiller d'Etat Bernard Pulver vient de mettre en consultation un rapport qui préconise le passage au système 8 + 4 dans toute la partie germanophone du canton, où certains établissements pratiquent encore le modèle 9 + 3. Ce projet ne concerne pas la Berne francophone, hélas, où l'on ne touche pas à la règle du gymnase en trois ans », souligne le président de la SSPES.

Le travail du professeur Eberle se poursuit pour deux disciplines jugées fondamentales : la langue première (le français, l'allemand ou l'italien, selon la région) et les mathématiques. Il s'agit d'élaborer sur le plan suisse les compétences disciplinaires de base requises pour la plupart des études universitaires.

« Amélioration de la transition gymnase-université », lundi 2 et mardi 3 septembre 2013 à l'Idheap-UNIL.

 math.ch/ctguz

COUP DE COEUR



de Sophie Badoux

Les mises en scène du pouvoir

« Protocoles, codes de représentation, uniformes et jeux de rôles, les formes de pouvoir que j'ai observées s'expriment par des signes extérieurs. Mais ils sont tellement évidents qu'ils laissent entrevoir des brèches et des détails qui poussent à aller regarder de plus près, derrière les apparences. » Une invitation du **photographe genevois Christian Lutz** à découvrir ce qui se cache dans les images qui ont provoqué la censure de son livre *In Jesus' Name* par la justice zurichoise l'automne passé. L'exposition inédite **Trilogie** fait résonner ce dernier travail d'enquête photographique sur le pouvoir religieux avec les deux premiers volets de sa réflexion portant sur le politique (*Protokoll*, 2007) et l'économie (*Tropical Gift*, 2010).



© Christian Lutz

In Jesus' Name plonge dans le monde d'ICF, l'une des Eglises libres les plus importantes de Suisse, construite sur le modèle des *megachurches* américaines, brassant un budget considérable et se distinguant par des méthodes de marketing et de communication sophistiquées. Fantastique usage de la lumière, cadrage cinématographique percutant et contenu sociologique dérangeant, les photographies de Christian Lutz provoquent un questionnement instantané. D'autant plus que l'artiste ne légende jamais ses images, laissant place à l'interprétation et la réflexion du spectateur. Il fait cependant aujourd'hui exception en barrant d'une description du litige le visage des membres d'ICF ayant déposé plainte au nom du droit à l'image. Le pouvoir judiciaire apparaît ainsi en filigrane de l'exposition interrogeant la démocratie et la liberté artistique, des fondements qu'il s'agit de ne jamais prendre pour acquis. Un témoignage anthropologique marquant.

Exposition du 5 juin au 1^{er} septembre au Musée de l'Elysée, Lausanne

Le tac au tac de **Virginie Bagnoud**

Par Francine Zambano

Si vous étiez une fleur du campus ?

Difficile de vous répondre, car j'aime absolument toutes les fleurs, elles possèdent toutes une particularité qui les rend uniques.

Si vous étiez un jardin ?

Encore une fois, je n'ai pas de préférence car je m'émerveille devant chaque jardin !

Si vous étiez un(e) sportif(ve) ?

Steffi Graf, grande joueuse de tennis, pleine de talent et humble.

Vos sports favoris ?

Le judo, le sambo, la lutte libre, le rugby. J'aime ces sports de combat quand ils sont pratiqués dans les règles de l'art, l'amateurisme et le fair-play.

Si vous étiez une chanson d'amour ?

Amazing Grace, par Joan Baez

Votre livre de chevet ?

C'est depuis longtemps *L'être et le néant*, de Jean-Paul Sartre.

Votre film préféré ?

Stardust, le mystère de l'étoile, de Matthew Vaughn.

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL ?

Ce qui n'est pas transparent, comme la mauvaise foi !

Qu'est-ce que vous appréciez à l'UNIL ?

L'UNIL a la volonté de donner à chaque collaborateur la possibilité d'accéder à toute sorte d'informations le concernant et touchant la communauté universitaire, c'est une chance.



Virginie Bagnoud, contremaître, Parcs et jardins, Unibat. F.Imhof@UNIL

Si vous étiez le plus beau coin du campus ?

La forêt de Dorigny.

Quelle est la plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité ?

Le système monétaire, ruine de l'âme.

Quel don souhaiteriez-vous avoir ?

La sagesse.

Si vous étiez un instrument de musique ?

Le piano.

Quand vous étiez petite, vous vouliez devenir...

... une sorte de Zorro, de chevalier de justice.

Si vous étiez un hobby ?

Une promenade en forêt.

Qui suis-je ?

concours



F. Imhof © UNIL

Vous avez été nombreux à reconnaître le vice-recteur **Philippe Moreillon**. Elena Martinez, Décanat Biologie et médecine, a remporté le tirage au sort.

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Qui se cache derrière : ÉTHIQUE - THÉOLOGIE - BLOG ?

Merci d'envoyer vos suggestions à uniscope@unil.ch

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Cynthia Khattar (C.K.) + Sophie Badoux (S.B.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (DS)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White go gm²; sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro : **Alexandre Hürzel**



Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.